

## CHAPITRE 2

### Le témoignage de l'archéologie

Puisque les témoignages manquent à propos du Jésus historique, est-il possible, au-delà des éléments littéraires, de retrouver des traces matérielles des péripéties relatées par les évangiles, qu'elles concernent Jésus ou les différentes personnes qu'on voit évoluer autour de lui ou participer aux débuts du christianisme ? D'une manière générale, nous pouvons nous interroger sur les éléments qui sont à notre disposition concernant les premiers chrétiens. Chaque personnage qui nous est conté, s'il a bien vécu, a dû laisser des traces dans l'histoire, à commencer par une sépulture. Malheureusement, il s'avère que dans cette quête également, les éléments archéologiques qui sont à notre disposition s'avèrent particulièrement minces.

#### **Les localités**

Il est permis d'avoir quelques doutes à propos de certaines localités qui sont mentionnées dans les évangiles, mais n'ont jamais été citées parmi les nombreux ouvrages qui concernent la région. La « ville »<sup>1</sup> de Nazareth ou le village de Cana n'étaient pas connus à l'époque de Jésus, alors que de nombreux auteurs ont détaillé la géographie et les localités de la Galilée. En conséquence, nous ne pouvons pas dans cette recherche nous appuyer sur les témoignages des archéologues indépendants pour corroborer les affirmations de l'Église.

---

<sup>1</sup> C'est le terme utilisé dans Mt 2,23 23 (πόλιν), ce qui suggère qu'il s'agirait plus que d'un simple bourg, d'autant qu'on y trouve une synagogue.

---

Nazareth constitue l'exemple même d'un parti pris de l'Église qui a délibérément choisi d'associer à une localité le terme de *nazôréen* que l'on retrouve un peu partout dans les évangiles et les Actes des apôtres pour qualifier Jésus et les premiers chrétiens. Or ce mot désigne une secte<sup>2</sup> dont Paul lui-même est accusé d'être le chef (Ac 24,5). Des auteurs n'hésitent plus désormais à affirmer que l'Église a voulu cacher la signification de ce terme qui la gênait. Dans de nombreux versets où nos bibles modernes disent Jésus « de Nazareth », les différents témoins disent avec obstination « le nazôréen ». L'élément sans doute le moins contestable à propos de Jésus est qu'il venait de Galilée, même si ce détail est inconnu des historiens. Mais était-il aussi connu par sa localité d'origine, apparemment un obscur village lointain et mal considéré<sup>3</sup> ? Le terme adéquat pour un habitant de Nazareth<sup>4</sup> serait Nazarethenos, mais il n'existe pas. Le terme de Nazarenien, plus proche, est plutôt rare<sup>5</sup> et se retrouve essentiellement dans les péripécies à faible vocation historique (les paroles venant d'un démon, d'un ange ou du ressuscité). Mais à bien reconstituer l'activité de Jésus, il apparaît que d'autres localités, en particulier Capharnaüm correspondraient mieux aux descriptions des évangiles synoptiques. L'insistance, voire l'obstination des experts et autres spécialistes à répéter *Jésus de Nazareth* quand les témoins disent avec constance *Jésus le nazôréen*<sup>6</sup> confine quasiment à la fraude.

On oublie aussi de mentionner que les évangiles ne citent pas les villes les plus importantes de la Galilée, car Jésus ne semble pas s'y être rendu. C'est en particulier le cas de Sepphoris, de même que Tibériade qui n'est évoquée que

---

<sup>2</sup> Le mot αἰρέσεως qui a donné *hérésie* est utilisé en Ac 5,17 pour désigner les sadducéens, en Ac 15,5 pour signaler les pharisiens et en Ac 24,5 pour les nazôréens. Or on a vu que Flavius Josèphe avait lui aussi donné une liste des « sectes » juives de son époque, avec les mêmes sadducéens et pharisiens, auxquels il ajoutait les esséniens et les apôtres. On peut soupçonner une similitude entre les esséniens et baptistes d'une part et zélotes et chrétiens d'autre part.

<sup>3</sup> C'est le sens de Jn 1,46 : *de Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ?*

<sup>4</sup> Les questions relatives au terme Nazareth, en tant que localité ou en tant que qualificatif, seront traitées de manière plus détaillée dans le chapitre concernant « la carte d'identité de Jésus » et font l'objet d'une étude technique complète dans l'annexe intitulée « Jésus, le nazôréen de Nazareth ».

<sup>5</sup> Dans la péripécie de la guérison d'un démoniaque, Mc 1,24 dit « nazarenai » et son parallèle Lc 4,34 dit nazorenai (il n'y a pas de parallèle dans Matthieu) dans la version du codex de Bèze. Dans le codex Sinaïticus, on trouve « nazarene » dans les deux versets.

<sup>6</sup> Le terme de *nazaréen* qui nous est familier n'apparaît qu'à deux reprises dans l'ensemble du Nouveau Testament. Et dans ces deux cas, le codex de Bèze, porteur du texte occidental et sans doute le plus ancien témoin, dit *nazôréen*. Il en est de même du codex Sinaïticus.

par référence au lac du même nom. Qu'importe puisqu'il suffit alors de répondre que Jésus avait délibérément choisi de privilégier le milieu rural.

Les découvertes du milieu du XXe siècle, notamment celles concernant les manuscrits de la mer Morte et les écrits de Nag Hammadi ont déclenché une nouvelle vague d'enthousiasme pour les recherches archéologiques dans toute la région. Depuis, les chercheurs chrétiens modernes n'hésitent plus à identifier la moindre découverte comme étant la preuve si longtemps recherchée : si la trace d'une maison est découverte à Nazareth, c'est celle dans laquelle a vécu Jésus, si c'est un morceau de bateau qui est retrouvé dans les boues du lac de Tibériade, c'est forcément celui de Pierre, etc. Un auteur tel que Vittorio Messori<sup>7</sup> qui se présente de prime abord comme un journaliste sans a priori se révèle rapidement sous les traits d'un traditionaliste acharné à nous convaincre de la véracité et de l'authenticité de toutes les découvertes : les tombes de la famille de Simon de Cyrène qui aurait de ce fait une existence historique, un marbre retrouvé en 1962, daté du IIIe siècle *avant le Christ* et mentionnant (enfin !) le nom de la localité de Nazareth, la trace d'une croix trouvée à Herculanium, preuve de la présence du christianisme en Italie à l'époque de l'éruption du Vésuve en 79, les vestiges de la maison de Pierre et le puits de celle de Paul à Tarsus. Une dernière découverte, cette fois « décisive », est un tombeau réputé avoir recueilli les restes de *Jacques, fils de Joseph et frère de Jésus*, confirmant ainsi le « petit témoignage » de Flavius Josèphe évoqué dans le chapitre précédent. Une fois l'émotion retombée, les observateurs ont enquêté sur l'origine de l'objet dont il est impossible d'assurer la provenance vu qu'il nous est parvenu par l'intermédiaire d'un pillier de tombe. On peut aussi se demander comment une preuve aussi fondamentale a pu être conservée vingt-sept ans en secret par son propriétaire. Il n'a pas fallu longtemps pour soupçonner une supercherie<sup>8</sup>, mais le doute subsiste, car la justice israélienne, saisie d'un cas de fraude, a refusé de se prononcer. Dans l'hypothèse où cet ossuaire serait authentique, de même que l'inscription qu'il porte, il confirmerait

---

<sup>7</sup> Vittorio Messori — Hypothèses sur Jésus. op. cit. L'ouvrage est dédié à Blaise Pascal, et l'auteur loue particulièrement « le lucide et apaisant Jésus de Jean Guilton auquel nous avons largement puisé ». On ne s'étonnera pas que la très orthodoxe Marie-Christine Ceruti-Cendrier ne tarisse pas d'éloges à propos de cet auteur.

<sup>8</sup> Un auteur tel que James Tabor, professeur à l'université de Caroline du Nord croit fermement que la tombe découverte en 1980 contient les restes de la famille de Jésus : ses parents, son frère Jacques, diverses femmes. Ce qui appuie son propos tendant à démontrer que Jésus était bien de lignée royale davidique et que son frère Jacques, puis plusieurs membres de sa famille ont dirigé de manière dynastique le mouvement christianique naissant.

les éléments anciens déjà connus à propos de Jacques et écrits très clairement dans les quatre évangiles, à savoir la réalité de son lien fraternel biologique avec Jésus, et ne poserait pas de problème théologique.

## **Les lieux de culte**

Il est difficile d'estimer à partir de quelle époque nous sommes en droit d'espérer retrouver des lieux de culte spécifiquement chrétiens, que ce soit en Palestine où Jésus a déambulé, ou encore à Rome, en Égypte ou dans toutes les cités grecques visitées par Paul et ses compagnons. Or, comme le fait remarquer avec justesse Patrick Boistier<sup>9</sup>, malgré des prospections archéologiques menées à grande échelle, aucun monument chrétien pouvant être daté avec certitude du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère n'a été découvert. Des recherches ont également été conduites dans les catacombes romaines et même dans les cryptes du Vatican, mais sans aucun résultat probant. D'une manière générale, cette absence de sources exploitables par les historiens n'est pas sans poser de sérieux problèmes, sans parler du contrôle exercé sur l'information par l'Église depuis une quinzaine de siècles. Qu'il s'agisse de la réalité de l'existence de certains personnages, principaux ou secondaires, de la datation des évangiles ou d'autres textes périphériques qui seront évoqués au chapitre suivant, et d'une manière générale de la chronologie officielle et généralement admise, il faut bien admettre que rien n'est vérifiable<sup>10</sup>. Tout au long de cet ouvrage, il sera question des doutes que nous pouvons avoir à propos des nombreux anachronismes qui parsèment l'histoire officielle du christianisme et qui nous questionnent sur la réalité de certaines affirmations, de divers personnages et de leur agenda.

## **Les lieux saints**

S'agissant des lieux les plus importants mentionnés par les évangiles, nous n'en connaissons aucun de manière certaine : le Golgotha et le saint Sépulcre ont été « inventés » (c'est en archéologie le mot juste et cela tombe bien) sous Constantin quand on s'est alors préoccupé de rechercher les traces du passage de Jésus sur Terre à des fins de pèlerinage. En 327, l'impératrice Hélène, mère de Constantin, âgée de soixante-douze ans, partit pour Jérusalem à la recherche

---

<sup>9</sup> Patrick Boistier – Jésus-Christ & Consorts : dernières nouvelles – Les éditions du net 2012

<sup>10</sup> Pour pousser le raisonnement à l'extrême, on peut se demander quelles dates sont véritablement assurées avant celle de la cérémonie d'ouverture du concile de Nicée par l'empereur Constantin, le 20 mai 325 ?

des preuves historiques de l'existence du Sauveur. Une fois sur place, plusieurs lieux se présentèrent, mais grâce à l'aide apportée par le Saint-Esprit, on finit par trouver le bon emplacement, ainsi que tous les objets utilisés lors du crucifiement : la Vraie-Croix<sup>11</sup>, les clous, la Sainte Lance, le Saint Roseau, la Sainte Éponge, la couronne d'épines, la colonne sur laquelle Jésus fut fustigé, les courroies avec lesquelles il y fut attaché, etc. Ainsi, nous sommes invités à croire que les accessoiristes de la Passion, une fois achevé l'événement des trois crucifixions, ont délibérément laissé en place tout leur matériel et que dans les semaines, mois et années qui ont suivi, tous ces objets sont restés en l'état, en attendant sagement d'être retrouvés trois siècles plus tard.

## Les saintes reliques

La croyance populaire se satisfait moins d'idées que d'objets concrets à adorer, surtout quand il s'agit des véritables traces laissées par ses héros préférés.

Afin de satisfaire au mieux ce penchant, les Byzantins ont poussé l'art de la relique jusqu'à l'industrie : on exposait à Constantinople les restes des miches de pain multipliées, les paniers dans lesquels on les avait rassemblées, le pot d'onguent de sainte Marie-Madeleine, les ossements de saint Étienne, les chaînes de saint Pierre, des langes de Jésus et la table de la Cène, la robe miraculeuse de la Vierge qui, une fois brandie autour des murailles de Constantinople en 830, provoqua le retrait immédiat des assaillants nordiques, le sang du Christ, utilisé en 866 pour signer un serment, le manteau de la Vierge, les reliques d'Édesse, conservées bien que la ville fût tombée entre les mains des musulmans en 641, comprenant une lettre écrite de la main de Jésus-Christ lui-même, le portrait du Sauveur imprimé miraculeusement sur un linge, la tunique maculée de Jean Baptiste, arrachée à son sanctuaire d'Alep et portée à Nicéphore Phocas en 963, les sandales du Christ, les cheveux de Jean Baptiste et même la hachette avec laquelle Noé construisit l'arche.

De nos jours, vous pouvez toujours admirer au musée du palais de Topkapı à İstanbul l'avant-bras ainsi qu'un morceau du crâne de Jean Baptiste<sup>12</sup>, le

---

<sup>11</sup> Pour la distinguer des croix des larrons, restées aussi en place depuis trois siècles, on étendit un cadavre qui se releva. (Sulpice Sévère — Histoire sacrée — Livre II — XXXIV). Socrate de Constantinople parle d'une femme mourante qui recouvra instantanément la santé une fois placée sur la bonne croix.

<sup>12</sup> Cette tête, bien que brûlée à Sébaste par les païens, se trouvait à la fois à Constantinople (en même temps dans la ville et au palais), à Emèse (en double exemplaire), à Comane, à Amiens, à Soissons,

chaudron d'Abraham, l'épée de David et le bâton de Moïse, celui-là même qui se transforme en serpent devant Pharaon lorsque Moïse commande à Aaron : « jette mon bâton afin que la puissance de Dieu se manifeste » cf. « *les dix Commandements* » de Cecil B. de Mille. Jean Calvin signale que de nombreuses autres villes revendiquent aussi la possession du même bâton.

La Vraie Croix, les clous, le saint prépuce et la couronne d'épines ont été acquis en 1239 par le futur roi de France Saint Louis, et conservés à la Sainte-Chapelle, construite spécialement pour l'occasion. On y ajouta les langes de Jésus, un morceau du suaire et le fer de la sainte lance. Grâce à la découverte du suaire de Turin, venu rejoindre les autres déjà connus et tous aussi authentiques les uns que les autres, le voile de Véronique, la tunique sans couture, connue en vingt-et-un exemplaires conservés à Trèves, Argenteuil<sup>13</sup>, Rome ou Brême, différents linges et manteaux, nous pouvons affirmer avec le plus grand sérieux et sans prendre le moindre risque d'être démenti qu'aucun personnage de l'histoire ancienne n'a laissé à la postérité une garde-robe aussi fournie.

La résurrection et l'Ascension de Jésus ainsi que l'Assomption de Marie ayant malheureusement privé les croyants de leur corps et donc de précieuses reliques, il fallut se contenter d'objets plus simples. Un reliquaire de l'abbaye de Corbie contenait du sang de Jésus, quelques-uns de ses cheveux, une partie du cordon ombilical, un morceau de la crèche, un bout de sa serviette d'enfant, un fragment de sa croix et un autre de son tombeau, des morceaux des pains multipliés, ainsi que du lait de la Vierge, un morceau de son manteau et de son voile, mais aussi la barbe de Pierre, des fragments de sa croix, ses sandales, sa table, de la poussière de son tombeau, les cheveux de Marie-Madeleine et une portion de ses parfums, les os de Zacharie, père de Jean Baptiste, des reliques de Siméon et des poils de la barbe de Noé. D'autres cheveux de la Sainte Vierge sont conservés à Oviedo et à Astorga.

On connaît également une quinzaine d'exemplaires du saint prépuce, une dent du Christ conservée à Soissons, des larmes à Vendôme et à Amiens, du lait

---

à la Sainte-Chapelle de Paris, chez les maronites du Liban, dans l'Église Saint-Jean-d'Angély, à Rome (où elle fut détruite en 1527 pour réapparaître ensuite), à Moscou, à l'Escorial, sans compter les fragments dispersés de par le monde à Venise, Turin, ou Nuremberg. Bousset, d'après Collin de Plancy. Et selon Calvin : « la face est en même temps à Amiens et à Saint-Jean-d'Angély, le crâne à Rhodes, la cervelle à Nogent-le-Rotrou, les cheveux en Espagne... et la tête entière au monastère Saint-Sylvestre de Rome »

<sup>13</sup> On sait depuis 2004 qu'elle date du V ou VIe siècle

de la Vierge à Laon et dans tant d'autres lieux que Calvin, irrité, demanda si la mère de Jésus n'avait pas été en fait une vache.

Pour pousser dans le registre cocasse, on peut ajouter vingt-cinq brindilles provenant du buisson ardent, une cruche des noces de Cana, le souffle de Jésus conservé dans une bouteille, ainsi que le « han ! » de Joseph fendant une bûche, l'éternuement du Saint-Esprit, etc. Sulpice Sévère témoigne aussi d'un prodige dont fut témoin Hélène, mère de Constantin :

*L'endroit où le Seigneur imprima ses derniers pas, lorsque, sur un nuage, il s'éleva dans les cieux, ne put être recouvert de dalles, comme le reste de la basilique : le sol, ne voulant plus porter rien d'humain, rejetait toutes les pierres qu'on y appliquait, et souvent même, lançait les marbres au visage des ouvriers. Et une preuve toujours subsistante que cet endroit a été foulé par Notre-Seigneur, c'est qu'on voit distinctement la trace de ses pieds<sup>14</sup>.*

La palme du ridicule, s'il faut vraiment choisir, pourrait revenir à la propre maison de la Sainte Vierge, transportée par les anges de Jérusalem en Dalmatie, puis dans différents lieux d'Italie, et qui se visite toujours en Turquie, près d'Éphèse et d'Hiérapolis, dans un très joli site.

Comme il fallait alimenter en reliques authentiques des milliers d'églises, de cathédrales, de basiliques, couvents et autres chapelles, tous les saints et apôtres furent mis à contribution, les mêmes restes étant parfois conservés en plusieurs exemplaires<sup>15</sup>. On vénère ainsi trois têtes de Jean Baptiste, dont une à Amiens, cinq corps, six têtes et dix-sept bras de saint André, soixante-trois doigts de saint Jérôme, trois corps, six têtes, sept bras et sept jambes de saint Ignace pourtant mangé par les lions. Quant à la Vraie Croix, taillée dans de nombreuses essences différentes, on en connaissait assez de morceaux pour en remplir un bateau. Ces fantaisies consternantes ont été dénoncées dès 1543 par Calvin dans le Traité des reliques.

Plus sérieuse sur le plan archéologique, une découverte de 1961 est venue nous confirmer la présence historique de Pilate dans la région. Il s'agit d'une pierre qui porte une dédicace à « *Ponce Pilate, préfet de Judée* ». Jusqu'à

<sup>14</sup> Sulpice Sévère, Histoire sacrée, Liv II, XXXIII.

<sup>15</sup> Une étude des anciens Actes recueillis par Ruinart (Acta Martyrum sincera; Véronne, 1731) montre que parmi les documents qui se rapportent à des faits antérieurs à l'année 370, les plus anciens ne font aucune mention de l'ensevelissement des martyrs ni de la déposition de leurs restes.

présent, le terme employé était « *procurateur* ». Reste à savoir si les deux termes étaient synonymes ou s'il faut chercher une autre explication. Il a aussi été question à son propos de « *gouverneur* ». Il faut aussi rappeler que la référence à Pilate est un des rares encrages dans l'histoire (de 26 à 36) des aventures de Jésus. De ce fait, il est regrettable que les écrits de Paul ne fassent aucune mention de ce personnage indubitablement historique.

## Les manuscrits de la mer Morte

En 1947, dans une grotte des falaises proches du Wadi Qumrân surplombant la mer Morte juste au sud de Jéricho, un berger trouva par hasard le premier des documents aujourd'hui connus sous le nom de Manuscrits de la mer Morte. La découverte de cet ensemble a suscité des espoirs, car le site ayant été occupé jusqu'en 70, cela laissait une quarantaine d'années d'existence à l'Église primitive de Jérusalem, très proche géographiquement, pour se signaler. Or on note étrangement l'absence de toute référence aux chrétiens ou à des textes chrétiens dans les rouleaux de Qumrân. Et symétriquement, on ne peut que s'étonner du silence total des écrits chrétiens à propos de l'existence des esséniens, pourtant cités par Flavius Josèphe comme une des sectes du judaïsme, mais dont le nom est anormalement<sup>16</sup> absent des évangiles, ce qui a conduit à se demander si l'explication n'était pas tout simplement que Jésus était issu de leurs rangs.

Les chercheurs ont fondé d'importants espoirs dans l'exploitation de ces documents. Quels éclairages nouveaux allaient-ils apporter ? Quelles révélations concernant le protochristianisme pouvaient receler les huit cents volumes de la bibliothèque de Qumrân, sachant qu'en raison de leur enfouissement, ces textes n'avaient pas pu être altérés ultérieurement. Cette bibliothèque contient tout à la fois des textes bibliques et non bibliques, attribués selon le consensus actuel à la secte des esséniens. Dans quelle mesure allaient-ils amoindrir le christianisme en le remettant à sa place ou au contraire le confirmer ? De quand dataient-ils et qui en étaient les auteurs ? L'apport des manuscrits, sans révolutionner ce que nous savons, corrige certains points de vue puisqu'ils nous apprennent que le christianisme était plus ancré qu'on ne l'imaginait dans le judaïsme, et que certains points de l'enseignement de Jésus, que l'on croyait très original, faisaient peu ou prou partie du bagage intellectuel

---

<sup>16</sup> Si la date de rédaction des évangiles est très postérieure à ce que prétend l'Église, cette absence est moins anormale puisque les esséniens disparaissent après la destruction de Jérusalem en 70.



de son temps. On peut citer le cas de la Cène qui est une adaptation d'un repas sacré pratiqué communément chez les esséniens et qui est décrit dans le *Manuel de Discipline*, la mise en commun des biens, évoquée dans les Actes, qui était aussi une pratique essénienne, les béatitudes du sermon sur la montagne, repris dans les évangiles selon Matthieu et Luc, via la source Q, l'expression « *pauvre en esprit* », l'injonction de ne pas jurer, le devoir de tendre l'autre joue, et le très fameux « *et moi je vous dis* ».

Des propos attribués à Paul, notamment dans 2 Corinthiens semblent également provenir d'un texte essénien, ainsi que d'autres notions a priori pauliniennes telles que la prédestination, le dualisme de la lumière et des ténèbres ou le *juste qui vit par sa foi*, tiré du Commentaire d'Habacuc. On retrouve aussi dans les manuscrits de Qumrân une confirmation de la forte croyance dans l'imminence de la fin des temps, le thème de l'apocalypse et le personnage du messie dans sa version moderne, non davidique, mais un messie souffrant qui doit arriver après Élie en prélude à la fin des temps. Les termes de *moine*, *monastère*, *évêque*, *célibat*, l'expression *filz de l'homme* ou *filz de la lumière* sont également repris du vocabulaire essénien<sup>17</sup>. Quant au personnage de Jean Baptiste, il est généralement admis qu'il était proche, si ce n'est issu des milieux Qumrânien. Ces sources nouvelles nous apprennent que le christianisme primitif a bien plongé ses racines dans les sables de Qumrân.

En revanche, malgré l'importance du matériau littéraire qui a été trouvé, les chercheurs n'ont rien découvert à propos de Jésus, de son épopée, de sa prédication ou de ses compagnons et continuateurs. De nombreux auteurs, pas seulement critiques, ont franchi le pas en estimant que le primochristianisme fut une survivance essénienne, par sa branche baptiste, ce qui se suppose par le fait que les deux seuls sacrements chrétiens évoqués dans les évangiles, le baptême et l'eucharistie, sont une reformulation de pratiques esséniennes avérées.

## Bataille de confettis

A-t-on retrouvé à Qumrân des écrits du Nouveau Testament ? Non, car les textes de Qumrân sont antérieurs à leur rédaction. Les tentatives acharnées pour trouver deux versets de Marc dans les fragments des grottes 4 et 7, et ainsi prouver la chronologie officielle de la rédaction des évangiles, ont été réfutées

---

<sup>17</sup> Dès le préambule de leur volumineux ouvrage « *Essai sur les origines du christianisme* », Étienne Nodet et Justin Taylor exposent la thèse selon laquelle le fait que les deux rites fondamentaux du christianisme soient le baptême et l'eucharistie trahit ses origines esséniennes.

tant par les critiques que par les exégètes catholiques. Le savant jésuite espagnol José O'Callaghan a affirmé avoir trouvé dans la grotte 7 de Qumrân des passages de Marc, des Actes, de l'épître aux Romains, de la première épître à Timothée, de l'épître de Jacques, et même de la deuxième épître de Pierre, alors même qu'il est désormais admis que certains des textes cités sont pseudo-épigraphiques et très postérieurs à Qumrân, l'épître de Pierre notamment.

Une véritable bataille de chiffonniers oppose les spécialistes à propos de l'identification de tous ces confettis. Le fragment 7Q5 est-il la preuve que l'évangile de Marc a bien été écrit avant 68, voire même vers 50 ? Les auteurs O'Callaghan, Carsten Peter Thiede, Herbert Hunger, S. Daris, Orsolina Montavecchi et Marie-Christine Ceruti-Cendrier affirment y lire Mc 6,52-53 *leurs esprits étaient bouchés*, un des rares versets propres à l'évangile selon Marc, une véritable exception vu que l'évangile de Marc se retrouve presque intégralement dans les évangiles de Matthieu et de Luc. Émile Puech, père dominicain de l'école biblique de Jérusalem leur répond en ces termes :

« *les identifications de 7Q5 avec Mc 6, 52 s et de 7Q4 avec 1 Tim 3, 16-4,3 sont totalement impossibles. Les fragments grecs du papyrus Magdalen 17 = P64 qui ne peut dater du premier siècle n'apportent aucune confirmation sur les habitudes des scribes supposées appuyer cette identification erronée*<sup>18</sup>. *En identifiant les fragments grecs 7Q4 1 et 2 à des passages de la Lettre d'Hénoch (1 Hén 103 et 105) cette note met fin à l'identification forcée d'un passage d'une lettre de Paul, 1 Timothée 3,16-4.3, à Qumrân*<sup>19</sup> ».

Toujours à propos du fragment 7Q5 assimilé à Mc 6,52-53, Marie-Émile Boismard, ajoute :

« *Admettre que le texte de 7Q5 correspondrait à Mc 6,52-53 se heurte à trois difficultés à la seule ligne 3 : une lecture erronée du papyrus, une confusion que le scribe aurait faite entre les lettres delta et tau, l'omission des mots Epi ten gen*<sup>20</sup> ».

D'autres identifications de ce fragment ont été avancées : Maria Victoria Spottorno Díaz-Caro y voit un texte du prophète Zacharie 7,4-5, Émile Puech reconnaît un écrit d'Hénoch et conclut que 7Q5 ne fait certainement pas partie du

<sup>18</sup> Revue Biblique 1996 — T. 103-4 (pp. 592-600)

<sup>19</sup> Revue Biblique 1995 — T.102-4 (pp. 585-588)

<sup>20</sup> Revue Biblique 1996 — T. 103-3 (pp. 367-410)

Nouveau Testament, suivi en cela par Kurt Aland. Recourant à un logiciel spécialisé, Ernest A. Muro a listé les textes bibliques qui se prêtent aux suites de lettres et d'espaces identifiés. Il a sélectionné Genèse 46,20, 1 Samuel 26,7 et Jean 9,32, mais pas Marc. Après examen, il estime que 7Q5 n'est pas un texte biblique et ne correspond à aucun passage de la Bible juive ou du Nouveau Testament chrétien<sup>21</sup>. J'ajoute un argument personnel : vu la chronologie officielle de leur rédaction, des textes chrétiens présents dans la bibliothèque de Qumrân l'auraient été en qualité de documents tout récents. On aurait alors retrouvé des récits narratifs tels que le proto-Marc, des recueils de paroles du type source Q ou des carnets de miracles ou de paraboles, le tout enliassé ou sous forme de rouleaux, voire des lettres entières, mais certainement pas de rares confettis dispersés.

Ainsi les manuscrits de Qumrân n'ont livré aucun témoignage sur Jésus et ses proches, déjà inconnu des écrivains et chroniqueurs du premier siècle. Que faut-il penser de cette absence de sources archéologiques écrites ? On ne peut que s'étonner que des événements tels que le procès, la crucifixion et la résurrection que les évangiles nous décrivent comme spectaculaires soient passés inaperçus des écrivains juifs. On se serait attendu au contraire à ce que soit évoquée la juste punition de ce prétendu messie, coupable de différents troubles et blasphèmes, ainsi que le suggère l'évangile selon Jean dans l'épisode du titulus placé au-dessus de la croix (cf. Jn 19,21) :

*Les grands prêtres des Juifs disaient donc à Pilate : tu ne dois pas écrire « le roi des Juifs », mais que celui-là a dit « je suis le roi des Juifs ».*

Les plus sceptiques ont pu y trouver la confirmation que Jésus fut une création littéraire tardive et qu'il fut le héros plutôt que l'inspirateur de la nouvelle religion. Leur point de vue est confirmé par l'absence de toute trace historique et archéologique de la présence d'une communauté véritablement chrétienne à Jérusalem, qu'elle soit antérieure ou postérieure à la destruction de la ville et de son temple en l'an 70.

## **Le milieu judéo-chrétien primitif**

Depuis la découverte des manuscrits de la mer Morte, nous connaissons mieux le milieu dans lequel le christianisme est réputé avoir pris sa source. Nous avons déjà à travers les écrits chrétiens les traces d'une rivalité entre une Église de Jérusalem et les missions de Paul, ainsi que celle d'une concurrence

---

<sup>21</sup> cf. une remarquable étude sur internet : <http://thierry.koltes.free.fr/7q5.htm>

avec le milieu baptiste. Cette connaissance nous permet de mieux reclasser les documents à notre disposition. Il fait peu de doute qu'il a existé à la fin du premier siècle, en Palestine et tout particulièrement à Jérusalem, un milieu dans lequel on a pu identifier des premiers chrétiens<sup>22</sup>. Même si les sources historiques sont rares et renvoient les chercheurs vers les textes chrétiens, elles permettent d'entrevoir une communauté regroupée à Jérusalem autour de la famille de Jésus, en particulier Jacques le Juste, frère de Jésus, et les groupes qui se sont formés après, nazôréens et ébionites notamment. On devine également que de ce milieu proviennent différents textes qui donneront des évangiles primitifs attribués aux Nazaréens ou Nazôréens<sup>23</sup>, Hébreux et autres ébionites. Ces termes se retrouvent dans les plus anciens témoins des évangiles même si les traductions courantes préfèrent ignorer le fait et imposer le discours officiel. La recherche portant sur la reconstitution historique des premiers temps du christianisme a fait récemment des progrès considérables.

Nous pouvons tenter de reclasser les idées et les dogmes de la primo-chrétienté et faire apparaître certains de ces anachronismes signalés au début de ce chapitre. En effet, il semble difficile d'admettre qu'aient pu naître en milieu judéo-chrétien des idées fondamentalement éloignées de la pensée juive et de la religion judaïque. Par exemple, tout l'Ancien Testament nous présente fondamentalement un Dieu unique qui communique avec les hommes par l'intermédiaire de prophètes issus du peuple. Jamais il n'est question qu'un prophète attendu soit le propre fils de Dieu, ou qu'un messie d'Israël soit une divinité, qu'un homme puisse être Dieu lui-même, que Dieu puisse décider de s'incarner, qu'il ait un fils, qu'un messie d'Israël naisse miraculeusement (ou à la manière grecque) de l'union de Dieu et d'une mortelle, qu'une résurrection soit nécessaire pour caractériser le messie, surtout une résurrection aussi réelle et aussi peu éthérée que fut celle de Jésus. Sans parler de l'invitation à boire le sang et manger la chair dudit Fils<sup>24</sup>. Tous ces éléments sont parfaitement incompatibles avec la culture et la pensée juives de l'époque et ne peuvent que nous faire douter des origines prétendument palestiniennes de tout un pan de la religion chrétienne. En revanche, ils sont assez représentatifs des modes de pensée grecs dont l'influence va superposer un archétype au personnage

---

<sup>22</sup> Mais le mot même de chrétien est-il bien approprié dès cette époque ?

<sup>23</sup> Les nazôréens sont mentionnés dans le Coran sous le nom de Naçara, et ceux qui étaient présents en Arabie auraient participé à la création de l'Islam.

<sup>24</sup> De même, l'injonction de délaissier l'enterrement de son père, ou de haïr ses parents et sa famille, est d'une violence inouïe en plus que de contrevenir au décalogue.

palestinien, jusqu'à le recouvrir complètement. La conclusion est évidente : un néochristianisme, d'origine helléniste, a pris le relais des premiers successeurs de Jésus, ce frère dont Jacques a entretenu le souvenir, et s'est définitivement imposé après les deux guerres qui ont conduit à la destruction de Jérusalem, en 70 puis en 135. De plus, il est factuel que le christianisme n'a jamais pu s'implanter dans cette région, y compris en Galilée.

Si les affirmations extraordinaires nécessitent des preuves tout aussi extraordinaires, l'absence de sources profanes et de preuves archéologiques pose aux historiens un problème de méthode en leur interdisant d'effectuer des recoupements. Cette difficulté nous renvoie à la confiance que nous pouvons avoir dans les textes chrétiens, les seuls disponibles, mais qui n'ont pas de prétention historique et où l'abondance de merveilleux ne donne pas au chercheur et à l'historien des garanties de sérieux et de neutralité. Mais comme il semble difficile d'envisager l'irruption soudaine d'une secte juive attestée, centrée sur un personnage qui serait totalement mythique, ou bien que des continuateurs aient fondé des Églises par référence à un Jésus qui n'aurait pas existé du tout, il semble alors vraisemblable qu'ait existé vers cette époque un Jésus historique « minimal » à l'origine d'au moins une partie du discours chrétien. Cette opinion d'un personnage originel, dont l'Église se serait ensuite emparée et qu'elle aurait progressivement déformé, amplifié et divinisé, prévaut actuellement dans l'esprit de la plupart de nos contemporains. Mais l'Église réfute toujours avec force cette thèse d'un personnage minimal<sup>25</sup>, lequel n'est appuyé par aucun témoignage ni aucune source externe directe. Quoiqu'il en soit, il faudrait alors admettre qu'on ne sait à peu près rien d'un tel Jésus puisque même les évangiles ne permettent pas de lui reconstituer une véritable biographie. Seule l'analyse interne de leur formation permet d'envisager cette hypothèse et d'esquisser quelques contours du personnage en question, à supposer qu'il n'y en ait pas plusieurs.

Pour conclure ce chapitre, il faut signaler un argument employé par les défenseurs de l'existence historique de Jésus qui est l'absence de contestation de la part des adversaires du christianisme : si son existence avait été douteuse, ils n'auraient pas manqué d'en faire état. Mais c'est oublier que si la réalité de l'existence terrestre de Jésus n'a pas été contestée par ses adversaires, elle l'a

---

<sup>25</sup> À supposer que l'étude des textes dégage un personnage originel, si ce n'est plusieurs, il conviendrait de s'interroger si « le » Jésus le plus pertinent à prendre en considération serait alors le personnage crucifié à Jérusalem pour sédition, le prophète apocalyptique de la source Q ou le guérisseur itinérant décrit par le proto-Marc.

été par certains chrétiens qui, très tôt et pendant longtemps, ont soutenu que le Christ était une divinité et non un homme, que l'incarnation de Jésus n'avait été qu'apparence, et qui n'identifiaient pas leur dieu Christ à l'homme Jésus. Cette contestation, venue du cœur même du christianisme primitif, est restée vivace plusieurs siècles et en définitive, pour l'historien, elle n'est pas moins intéressante, sérieuse et problématique qu'une autre. Et symétriquement, dans le milieu nazôréen qui a constitué le primochristianisme, on admettait que Jésus était bien le Messie attendu, mais sans qu'il soit question de lui attribuer ce caractère divin qui est venu plus tardivement. Autrement dit, on ne peut que constater le grand écart entre un homme progressivement divinisé et un dieu artificiellement humanisé, peut être considéré comme ancien. Mais s'agit-il bien à l'origine de la même religion et du même personnage ?

En admettant une origine historique minimale au personnage de Jésus, il convient de se demander s'il fut celui que décrivent les évangiles. Même de son temps, il y eut un doute sur son identité. D'après Mt 14,1-2, Hérode, ayant entendu parler de Jésus, pensa que c'était Jean Baptiste ressuscité<sup>26</sup> et que c'était pour cette raison qu'il était capable d'opérer des miracles. Cette opinion est répétée deux versets plus loin ; or un tel doublet est généralement interprété par les spécialistes comme la répétition d'un même événement retrouvé dans deux sources. Mc 6,14-16 et Lc 9,7-9 font de même. Le verset Lc 9,18-19 reprend le même thème, mais cette fois avec les foules. D'autres pensaient que c'était Élie<sup>27</sup>, d'autres un prophète. Ce passage concernant à la fois l'avis d'Hérode et celui des foules n'est pas sans suggérer une compilation, une agrégation puis une synthèse de souvenirs historiques relatifs à des personnes réelles, dont un Galiléen exécuté à Jérusalem. Pour le reste, il faut une forte disposition pour le paradoxe et la provocation pour affirmer que la vie de Jésus est plus attestée que la défaite de Napoléon à Waterloo, ainsi que certains traditionalistes n'ont pas hésité à le prétendre.

Sur un plan théologique, la difficulté réside plutôt ailleurs, car c'est un fait que le christianisme n'est pas né du vivant de Jésus, de même qu'il n'est pas non plus le fruit de son enseignement et de sa prédiction. Les quatre évangiles font très tôt référence à Jean Baptiste, à son discours apocalyptique et à son baptême de repentance en rémission des péchés. Et Jésus a adhéré à sa secte. Or le christianisme n'est apparu qu'après sa mort, de l'affirmation de sa résurrection

---

<sup>26</sup> On retiendra l'information selon laquelle un homme tué sous Pilate était peut-être ressuscité, information que les évangiles attribuent à Hérode.

<sup>27</sup> La venue du Messie fils de David doit être précédée par le retour du prophète Élie

et surtout de la signification qu'a voulu en donner la théologie paulinienne. L'élément fondateur du christianisme n'est paradoxalement pas la prédication faite par Jésus de son vivant, mais le miracle pascal mis en exergue par un Paul<sup>28</sup> qui ne l'avait pas connu et ne savait à peu près rien de lui. À l'évidence, Jésus n'était pas chrétien et encore moins catholique, et il n'entrait pas dans ses intentions de fonder une religion. Il était juif, de tendance apocalyptique, récemment converti à la secte baptiste, et l'essentiel de son message consistait en une condamnation des pratiques étroitement formalistes et excessivement ritueliques qui caractérisaient le judaïsme sadducéen de son époque. Toute sa prédication s'entendait dans un contexte d'annonce de la fin des temps, dans la lignée des prophètes eschatologiques. Ce message intervenait dans un contexte politique exacerbé par l'occupation romaine et la complicité des autorités du temple. Il a été largement ignoré ou négligé à l'époque du primochristianisme, et dénaturé depuis, sans doute parce qu'il était mal compris en dehors du milieu juif.

Quant au discours concernant un retour de Jésus, qu'il avait lui-même annoncé comme imminent, on l'attend toujours aujourd'hui. Selon la célèbre phrase de Loisy : « *on attendait le royaume, et c'est l'Église qui est venue* ».

Et en réponse à la suite des événements, et pour pallier cette absence de retour, il a sans doute été nécessaire, en inventant le christianisme, d'inventer aussi un certain Jésus.

---

<sup>28</sup> On oublie trop souvent de mentionner que Paul lui-même n'avait été convaincu ni par la prédication de Jésus ni par sa résurrection.